

Souvenirs de Kaspar Bruttel (1938)

[...] Le 4 mai, le bombardement sur les positions était terrible. Les obus frappaient avec une grande intensité le tunnel, mais il était bien construit et étayé par des poutres en chêne. Les hommes s'agitaient et je craignais que quelque chose de grave n'arrive. On était le 4 mai matin, entre 9h et midi, je n'avais pas réellement de notion du temps, quand je me précipitai vers la sortie, parce que la 10e compagnie était loin au fond du tunnel. Plus j'avancais vers l'avant, plus il y avait de soldats, la 11e et la 12e compagnie, un ordre : retour dans le tunnel, libérer la sortie pour l'assaut ou plus précisément pour se défendre. Alors que régnait une agitation confuse, on entendit un bruit sourd, un fracas, le sol sous nos pieds trembla, deux impacts lourds, deux coups précis atteignirent le tunnel, directement derrière l'entrée ou la sortie principale, mirent à terre les *Vasage* [?] au-dessus de l'entrée, et le tas de munitions qui se trouvait là, que nous avions justement rentrées, explosèrent et détruisirent l'entrée mais aussi les soldats qui étaient à l'avant. Un nouvel ordre : à l'arrière du tunnel, et tout le monde recula, les quelque 400 à 500 hommes. La fosse commune était faite. Tout brûla, les caisses, les parois du tunnel, les manches des milliers de grenades à main, tous les cartons de fusées éclairantes, les innombrables munitions d'infanterie explosèrent, les grenades à mains crépitèrent, les fusées éclairantes rouges, jaunes, blanches, tout explosa. Je voulais encore essayer de sortir et encore une fois un fracas, une partie du plafond s'effondra avec les racines des arbres et de la terre et condamna la sortie. Je reculai avec les autres vers l'intérieur du tunnel. La fumée et les gaz repoussaient tout vers le fond du tunnel. Pendant un temps, nous avons cru à l'arrivée d'aide extérieure, mais en vain. La chaleur empirait, nous avons enlevé nos vêtements et construit avec les vestes, les tentes, les chemises et les manteaux des murs pour arrêter la progression de la fumée. Avec quatre camarades, j'ai pompé de l'air frais avec un ventilateur manuel, jusqu'à ce que l'un après l'autre ils s'effondrent. On a pompé environ 4 heures. J'avais une montre de poche et une lampe de poche. La première, je l'ai encore, elle venait de Saint-Quentin 1914 (de mon camarade Franz Kùchler).

A l'arrière du tunnel, les pionniers, un officier et des hommes de notre équipage s'épuisaient à libérer les puits d'aération. Mais tous les efforts étaient vains. Plus on enlevait de sable, plus il en venait. Dans le tunnel, il y avait les 10e, 11e et 12e compagnies, une section de pionniers, des télégraphistes, des ordonnances, des cyclistes. Tout le monde était agité. On était enterrés vivants. Quand tous comprirent que la situation était désespérée, ce fut le début des plaintes. On discuta avec notre chef de compagnie, le sous-lieutenant [Franz] Ada¹ de la possibilité de passer à travers tout ce que nous avions construit avec nos vêtements mais il refusa, même si lui aussi gisait à terre comme nous. Le sergent [Karl] Hiehnerwadel² de Möhringen (en Bade) était à genoux sur le sol et lisait des prières, quelques camarades étaient couchés autour de lui, j'éclairais avec une lampe de poche. A la fin, il s'effondra et mourut après quelques minutes. La panique augmenta, les camarades criaient des noms, appelaient père, mère, frère, sœur, femme et enfants, épouse, implorait à l'aide et au pardon. Certains priaient, d'autres maudissaient la guerre, l'humanité, le bon Dieu. A côté de moi, le sous-lieutenant Ada vivait ses derniers instants et mourut en peu de temps. Je l'appuyai à une paroi. Je rampai un peu plus loin et rencontrai [Christian] Pfeffer³, ordonnance de l'adjudant de bataillon Schwarz. Je l'interrogeais au sujet de son officier. Il répondit qu'ils étaient plus loin sur le chemin creux dans un abri, ce qui nous découragea beaucoup. Bien sûr, je ne rencontrai que des camarades

1 Voir GLAK 456 E/39.

2 Hienerwadel, voir GLAK 456 C/2658, Nr. 1057.

3 Voir GLAK 456 C/2658, Nr. 528.

agités et énervés. Beaucoup s'étaient arraché les ongles en grattant les parois du tunnel, devenaient fous et sombraient dans le désespoir. Moi, je n'étais pas encore à bout de nerfs. Quand je revins du fond du tunnel, où étaient les pionniers, à l'endroit où nous avions construit des barricades ou plutôt des murs, je compris que quelques-uns avaient rejoint le chef de la compagnie et l'implorèrent de leur venir en aide. Ils le secouaient, le tiraient, bien qu'il fut mort. Je dis à ces demi-fous qu'ils devaient le laisser, qu'il était mort. Pendant toutes ces longues heures tristes dans la nuit noire, les grenades et les mines continuaient à s'abattre sur notre tunnel, qui se soulevait par la pression et retombait. Puis quelque chose de pire encore commença. J'entendis des détonations de revolver, mon Dieu, tous cherchaient une arme et s'ôtaient la vie. Le vice-sergent [Wilhelm] Schmied⁴ de Constance était étendu à côté de moi. J'entendis qu'il manipulait son revolver. Je l'interrogeais et il me dit qu'il allait se suicider, ce qu'il fit une demi-heure après. Après de longs combats contre la vie et la mort, tout se calma, la nuit était noire et les ténèbres palpables. Les lampes de poche ne brûlaient plus, les allumettes ne s'allumaient plus par manque d'oxygène. Après de longs combats contre la vie et la mort, les camarades s'allongèrent pour attendre la mort. Oui, tout était devenu silencieux. J'étais moi-même assis sur le sol, j'étais épuisé et je faisais mon testament. Je parlais avec Dieu et lui demandais d'être clément avec moi. Ô Jésus miséricordieux, comme me dit ma femme le 4 août 1914 lors des adieux. J'avais encore un vœu que je formulai à demi-voix : je voulais voir une fois encore ma femme et mes deux enfants. J'étais prêt à mourir et je sentais que cela ne tarderait pas. Tant, tant d'heures, un temps infini depuis l'explosion à l'entrée, et je pensai à nouveau à la sortie. Je rampai sur le ventre, ne pouvant tenir debout à cause de la chaleur, quand j'entendis la voix connue du camarade vice-sergent [Leo] Weiß⁵. Je lui dis : « Weiß, c'est toi ? ». Il me répondit que oui, nous nous sommes rejoints, trois autres jeunes camarades s'étaient aussi rapprochés de leur chef de groupe. Toi [Weiß] et moi avons parlé de la triste situation en se disant que la fin était proche pour nous aussi, du moins moi je le sentais.

Au moment où nous avons décidé de passer à travers les murs que nous avions construits, nous avons trouvé par chance un piolet avec lequel nous avons tapé sur le haut et nous avons buté sur un tapis roulé. Nous avons tiré, même si nous n'avions presque plus de forces, un trou s'est formé et nous nous sommes mis d'accord pour communiquer en criant, et nous avons dit aux trois autres camarades de mon groupe de nous suivre (mais je dois ajouter que si nous n'avions pas colmaté les murs avec de la terre, nous aurions été étouffés par les gaz, parce que c'est ce que nous avons fait, nous n'avions plus d'air). J'ai rampé le premier à travers le trou et juste avant, nous nous étions dit que nous prenions le risque, que de mourir ici ou 100m plus loin, c'était pareil. Toi et encore un autre, vous m'avez aidé à me hisser sur le mur. Et nous avons continué, rampant sur le ventre. On ne pouvait plus communiquer. Ma gorge était remplie de fumée et de saleté, et c'était pareil pour toi. Je n'avais qu'un pantalon et des bottes, le haut de mon corps était nu. Petit à petit j'ai pu avancer, je rampais sur des camarades morts, je sentais ça et là des cheveux, de la chaire, quelque chose d'humide qui devait être du sang. On comprit plus tard que beaucoup de camarades avaient été blessés par l'explosion et qu'ils sont morts à 50m de la sortie du tunnel. Et c'est sur eux que j'ai rampé. Je suis ensuite arrivé au niveau de l'incendie. Mon Dieu, je dois laisser ici un peu de vie, me dis-je. Je ne passerais pas à travers le feu et les objets incandescents et puants. Je rassemblai mes dernières forces, j'attrapai la racine d'un arbre, me hissai au-dessus des objets brûlants et plongeai la tête la première, et j'étais dehors, je voulais pousser un cri de joie mais je ne pouvais pas, je rampai encore, tombai dans un trou et perdis connaissance. J'ai dû rester là longtemps, c'est une

4 Schmidt, voir GLAK 456 C/2658, Nr. 103.

5 Voir GLAK 456 C/2658, Nr. 541 et GLAK 456 E/13912.

grenade qui explosa près de moi et qui me couvrit de terre et de pierres qui m'effraya. J'ai tout de suite reconnu le lieu. Je me levai, essayai de sauter mais mes jambes ne me portaient plus. Je tombai et continuai sur le ventre. Un brancardier me vit. Il m'appela. Je le suivis et il me porta dans un abri.